

Première chance dans une école de la dernière

Un jeune enseignant raconte sa première journée de cours dans une école en discrimination positive et l'inventivité qu'il a dû déployer pour parvenir à intéresser ses élèves. Le refus de l'école dont témoignent ces jeunes ne plaide-t-il pas pour un projet pédagogique différent et pour une autre conception du métier d'enseignant ?

David D'Hondt

Nous sommes le 14 février. C'est un vendredi cette année-là. Je donne cours en dernière heure dans une école bruxelloise dont la réputation n'est plus à faire. Trois mois plus tôt, un enseignant, d'origine juive, avait essuyé une attaque antisémite de la part d'élèves. Pour entrer, il fallait sonner et attendre que la concierge vienne ouvrir. Ensuite, il lui fallait refermer la porte aussi rapidement qu'elle l'avait entrouverte. En effet, des élèves à l'extérieur se bousculaient déjà au portillon. « Allez m'dame, on a que deux minutes de retard ».

Le local se situe au premier étage du bâtiment D. Je donne cours de français en 3^e technique de qualification électromé-

canique. Ma liste m'indique le nom de six garçons. Ils ont entre seize et dix-huit ans. Leurs noms semblent tous indiquer une origine marocaine, sauf un élève qui serait plutôt originaire d'Afrique noire. Mais on m'avait déjà prévenu : je risquais de passer l'heure de cours à la salle des profs, faute d'élèves. Il est utile de préciser que le groupe d'élèves en question n'avait plus eu de professeur de français depuis la mi-septembre. Et depuis, l'établissement scolaire n'avait pu trouver d'enseignant pour le poste. Étais-je donc l'« emmerdeur » qui arrivait en cours d'année et, ce faisant, les privait de ces quatre heures de fourche par semaine ? À la salle des profs, cet après-midi-là,

certains enseignants m'avaient aussi mis en garde contre le comportement de ces élèves. Les électromécaniciens sont le second groupe le plus dur de l'école après les mécaniciens, les « purs et durs ». Le programme? « Tu ne penses quand même pas que tu en auras besoin avec cette bande d'incapables? », me lançait un enseignant de cours pratiques. J'avais aussi reçu quelques copies du « rapport de discipline » que je devais remplir en cas de problème dans ma classe. Le principe consistait à faire des rapports pour « information ». Cela évitait de devoir punir directement, l'élève n'étant sanctionné qu'après quelques rapports.

QUAND LE « SALE JUIF » ENTRE EN PHASE TEST

15 h 10. La sonnerie retentit. Je me dirige vers mon local. Je suis seul, la direction ayant pour politique de ne pas accompagner les nouveaux enseignants lors du premier cours. Mon local est fermé. J'ouvre la vieille porte en bois et entre dans une grande classe qui donne l'impression de n'avoir pas changé depuis les années septante. Il s'agit d'un grand local pouvant facilement accueillir vingt à vingt-cinq élèves. Trois fenêtres donnent sur la cour principale de l'établissement. Alors que je me dirige vers le bureau, je laisse la porte ouverte derrière moi. J'ai attendu ensuite dans le couloir, devant la porte, l'arrivée des élèves. Voici que trois élèves font mine d'arriver. Le premier me lance « C'est vous le nouveau prof' de français? » Je réponds par l'affirmative et l'élève entre en classe. Le second arrive et fait semblant de me « foutre un coup de poing » en pleine fi-

gure. Je ne réagis pas. Le troisième passe le seuil sans dire mot. J'entre en classe à mon tour. Le premier élève (qui, j'apprendrai par la suite, s'appelle Nadir¹) s'assied sur un banc à l'avant alors que son camarade Mohammed se met près de la fenêtre. Je leur demande s'ils ont vu les autres élèves du groupe. Le premier à être entré en classe me dit « non, ils viendront pas ». Je ferme donc la porte.

Je n'ai pas le temps de prononcer un mot que Nadir me demande comment je m'appelle. David D'Hondt. « Ah vous êtes un sale Juif alors! », me lance Ibrahim. Je réponds que je ne suis pas juif, qu'il n'y a pas que les Juifs qui portent le prénom de David et que, de toute manière, rien ne justifie le « sale » devant le mot Juif. Je leur demande alors comment ils s'appellent. Ils m'ont d'abord lancé des noms absurdes avant de donner leurs vrais noms, mais quelque chose clochait. Classique: ils avaient échangé leur prénom afin de semer la confusion... Après un moment, je savais qui était Nadir, Mohammed et Ibrahim. Il n'a fallu qu'un instant pour que Nadir me pose la deuxième question: le diplôme qui me permettait de venir enseigner. J'ai donc commencé à expliquer que j'avais fait des études de journalisme et que je travaillais comme journaliste dans la presse écrite lorsque je n'enseignais pas. « Putain, c'est pas un prof ce type, c'est un journaliste qui vient ici pour compléter son salaire! Moi, je reste pas ici pour écouter un prof qui en est même pas un! » J'avais joué la carte de l'honnêteté, mais voilà j'étais déjà en situation difficile. J'ai donc exposé la raison de ma présence et expliqué

¹ Les prénoms sont fictifs, ils étaient néanmoins tous d'origine marocaine.

que ce n'était pas simplement pour une question de salaire. Mais ils n'étaient pas satisfaits. Pourquoi venir donner cours dans cette école si ce n'était pour obtenir un salaire? Selon eux, si j'avais pu choisir, ou en tout cas si j'avais voulu enseigner, je serais allé dans une bonne école et pas dans « cette école de merde ». Nous avons alors discuté de la raison pour laquelle il définissait son école de « merdique ». Mais lorsque je posais des questions à Mohammed, il faisait mine de ne pas m'entendre ou alors me lançait « ta gueule » ou me disait « me fais pas chier ». Pour justifier son opinion, Nadir m'a expliqué qu'ils étaient de « vrais voleurs » et que, pas plus tard qu'hier, il était en rue avec Ibrahim et qu'ils avaient volé la fourrure d'une dame. Je leur ai donc demandé comment ils s'y étaient pris, car il me paraissait assez difficile de voler une fourrure alors que la dame la porte! La version a alors changé, et ce sont les boucles d'oreilles qui avaient été volées... Lorsque j'ai demandé comment ils avaient procédé, Mohammed a enchaîné en me demandant si j'avais un gsm. « Oui. » « Et c'est quel modèle? » « Siemens C14. » « C'est dépassé, hein, ça m'sieur! Moi je peux vous avoir le dernier modèle pas cher. Ça vous dit? Lundi je l'apporte! » J'ai un peu ri avec eux sur l'origine du gsm qu'il me proposait.

« VOUS ALLEZ PAS TENIR DEUX SEMAINES »

Je me suis décidé à avancer et j'ai donc abordé la question du cours en commençant par demander ce qu'ils avaient vu en 3^e année. Nadir était alors le seul à répon-

dre, mais par des phrases du genre « tu crois qu'on se souvient? ». Il y a alors eu un moment de discussion entre les deux élèves comme si je n'étais pas présent. Un mélange d'arabe qu'il m'était donc impossible de comprendre et de français (« on se casse ou quoi? »). Concernant l'arabe, je leur ai dit que cela ne faisait pas partie des règles du jeu puisque je ne pouvais pas les comprendre.

Deux individus sont alors entrés en classe. Et le premier de me lancer: « Hé, mets-moi présent! » Je leur demande leur nom. Il me répond « Mets-moi présent et je me casse ». Il demande ensuite à voir la liste... J'avais compris. Les deux individus n'avaient rien à voir avec ma classe, et ils n'étaient peut-être même pas des élèves de l'école, car à la demande de leur journal de classe, ils sont partis aussi vite qu'ils étaient arrivés.

Revenant à mes trois élèves, j'ai alors tenté de leur demander ce qu'ils faisaient en dehors de l'école. J'ai, entre autres choses, demandé quel était le dernier film qu'ils avaient vu, que ce soit à la télévision ou au cinéma. Mais la réponse de Mohammed fut directe: « Ta mère. » Et ma réplique aussi rapide: « Elle est au travail en ce moment, pourquoi? » Il n'a pas répondu. Pendant tout ce temps, Ibrahim, mon troisième élève, n'avait pas dit un mot. Il n'avait d'ailleurs pas bougé non plus. Par contre, il murmurait en permanence et semblait dessiner sur une feuille. Je me suis alors dirigé vers lui afin de lui demander ce qu'il faisait. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué qu'il dessinait des mosquées, des femmes

voilées et des kamikazes. Je l'ai interpellé sur ce qu'il faisait et surtout sur ses murmures. Il s'est alors mis à chanter en criant ce qui me semblait être de l'arabe. Il n'a pas fallu deux minutes pour que les deux autres s'y mettent aussi. Et j'avais devant moi trois élèves qui chantaient en élevant la voix à un point qu'il était impossible de me faire entendre. Lorsqu'ils se sont tus, je lui ai demandé ce qu'ils chantaient. « Le Coran. » Que dessinait-il? « Des kamikazes, car je vais aller en Israël me faire exploser pour la Palestine et tuer tous ces Juifs... » J'ai essayé d'entamer un dialogue sur la question, mais sans succès.

DU VRAI CINÉMA

J'ai alors décidé de demander à Nadir ce qu'ils avaient commencé à voir en septembre avec l'enseignant précédent. Et Nadir de m'expliquer: « Vous savez moi je vais vous dire... vous allez être comme lui. Dans deux semaines vous serez plus là. Vous allez jamais tenir parce que moi j'ai l'air gentil, mais je vais vous écraser. » J'ai alors répondu que je n'avais aucune intention d'arrêter ou de « craquer », que j'étais un jeune prof qui débutait plein d'énergie et que j'étais prêt à parier avec lui que je serais là le jour de l'examen de français au mois de juin. « Ouais, vous allez voir, vous serez plus là... » J'ai aussi tenté de lui expliquer ce que l'on pourrait faire ensemble, comme groupe classe. J'ai proposé de voir ensemble un film de leur choix. « *Au-delà de Gibraltar*, m'sieur. Mais à une condition. » Laquelle? Que l'on aille voir ce film au cinéma, il était impératif, à leurs yeux, que l'on quitte

l'école pour aller dans un « vrai cinéma ». Étaient-ils intéressés à rencontrer les réalisateurs? « Ouais, mais à condition qu'on aille au cinéma, on veut pas de cassette vidéo. »

Et puis de nulle part est venu un commentaire de Mohammed interpellant Nadir sur sa mère. « Et Nadir, t'sais hier ta mère bé je l'ai prise... et putain elle était bonne... », et l'élève de se lever et de mimer ce qu'il venait d'annoncer. La réplique de Nadir ne s'est pas fait attendre: « T'insulte pas ma mère, ça va? » Et Mohammed de le provoquer de plus belle. Conséquence? Nadir s'est levé, a pris sa chaise et a balancé celle-ci en direction de Mohammed avant de se diriger vers la fenêtre et son camarade. Et ils se sont empoignés. Je suis donc intervenu en les séparant. J'ai tenté un dialogue, mais sans résultat. C'est à ce moment-là que la sonnerie a retenti me sauvant en quelque sorte d'une situation difficile. Les trois élèves sont partis sans dire mot.

16 h 00. Je venais de vivre la « phase test » que m'avaient tendue mes élèves. Mon impression était alors d'avoir vécu une situation que d'autres enseignants auraient jugée « inacceptable ». Je n'ai pas rédigé de rapport de discipline. Je n'ai pas sanctionné. J'ai simplement observé et tenté de comprendre. De gérer au mieux la situation telle qu'elle s'était présentée.

Gérer au mieux. C'est bien de cela qu'il s'agissait. Avant même de pouvoir « mettre » ces élèves au travail ou de réfléchir avec eux sur un quelconque « savoir », il fallait d'abord créer une relation, un cadre et un contexte. Le problème étant

que l'absentéisme récurrent de mes élèves (allant jusqu'à l'absence de tous à l'heure de cours) ainsi que leur décision unanime de quitter le local quelques minutes seulement après le début de la leçon ne rendaient pas la tâche facile. Pas plus que leur comportement en classe, décidant parfois d'« auto-organiser » un combat au fond du local, par exemple... De quoi en laisser plus d'un perplexe.

Cette situation d'enseignement fut ma première expérience de la vie de l'autre côté des bancs de l'école. Et j'ai vécu ces quelques mois comme une expérience, un questionnement. Mais mon manque de connaissances en matière pédagogique et l'absence de l'institution « école » dans son ensemble m'ont laissé un peu seul devant la tâche qui m'était demandée. C'est donc au coup par coup que j'ai travaillé, parfois avec succès, parfois non. L'utilisation de films comme point de départ permettait de motiver les élèves afin de s'essayer au jeu des acteurs (entendez faire du théâtre).

Mais c'est l'idée du scrabble qui a réellement permis la mise en place d'un climat propice au travail. Lire, parler, écrire et écouter. Ces quatre points résument le programme du cours de français. Lire, parler, écrire et écouter: quatre points que le scrabble permet d'approcher. En apportant plusieurs dictionnaires de types différents et en décidant de thèmes spécifiques par cours, le climat de violence qui régnait dans la classe a tout simplement disparu. Jouer au scrabble, les élèves étaient demandeurs, mais à une condition: que l'on joue pour des points.

Battre l'autre, c'était l'objectif. Battre le prof, le jackpot. C'est ainsi que j'ai essayé de leur apprendre à écouter et à parler aux autres, à être patient lorsque l'autre cherchait un mot, ou à l'aider ou encore à le corriger. Lire et écrire en cherchant un mot au dictionnaire, un geste qui devenait nécessité alors qu'ils tenaient en main un outil qu'ils avaient jusque-là refusé d'utiliser.

Seul « hic », le scrabble avait fini par prendre une place importante dans le cours de français. Il était alors difficile de les faire travailler à partir d'autres supports. Ce qui entraînait une autre difficulté: montrer sur papier ce qui se déroulait en classe. La peur, l'inquiétude ou même la difficulté, qui plus est pour un jeune enseignant, de recevoir (ou plutôt de penser qu'il pourrait recevoir) des critiques de ses collègues, de la direction ou encore d'une possible inspection peuvent avoir un effet contreproductif. Comment? En poussant l'enseignant à retourner à une conception plus classique de l'enseignement. Conception à laquelle ces élèves ont pourtant déjà été confrontés dans le passé et qu'ils ont probablement refusée (un élément qui expliquerait, au moins en partie, leur présence dans une école dite « de la dernière chance »). Les réponses aux difficultés de ces élèves (et des autres d'ailleurs) ne se trouvent-elles pas dans l'apport d'un projet différent? Et d'une conception du métier d'enseignant qui soit, elle aussi, différente? C'est là ce que j'ai pensé durant toutes ces heures de cours passées avec ces élèves. L'idée que l'on peut leur offrir autre chose qu'un service de gardiennage. ■